

Polar et littératures de l'imaginaire

Stéphane Picher, Laurence Pelletier et Ariane Gélinas

Numéro 171, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Picher, S., Pelletier, L. & Gélinas, A. (2018). Compte rendu de [Polar et littératures de l'imaginaire]. *Lettres québécoises*, (171), 50-55.

Sauver sa peau

Stéphane Picher

Un polar qui évite les dispositifs obligatoires du genre et qui est d'autant plus réussi ; une enquête qui nous mène à l'intérieur de nous-mêmes.

Imaginez que vous soyez un policier à la retraite. Jade, votre petite-fille adorée, vous inquiète, elle fréquente des gens que vous trouvez louches et donne à vos questions des réponses de plus en plus rares et évasives ; sa santé, tant mentale que physique, est préoccupante et sa joie de vivre a disparu. Vous n'avez pas de preuve d'un quelconque délit, ni de pouvoir, et encore moins de juridiction. Mais peut-être connaissez-vous une personne douée, aventureuse et quelque peu expérimentée, bien qu'officieusement, en matière d'enquêtes plus ou moins criminelles ? Une personne comme Josette, par exemple. Elle pourra au besoin demander l'aide de son « ami » (c'est compliqué) Vincent, policier lui aussi, mais encore actif.

Ainsi démarre *Le paon, le cobra et la sorcière*. Josette, qui est la narratrice du roman, commence par faire ce qu'on lui a demandé : observer, évaluer la situation. Mais en femme indépendante et fière, elle se prend au jeu et finit par s'improviser agente double au centre Odoratus, un organisme destiné à « transmettre des connaissances expérientielles réalistes à tous ceux qui aspirent à s'ouvrir au monde des énergies vitales inapparentes ». Peu à peu, elle avance dans ce monde brumeux où plus elle apprend, moins elle comprend, hésitant entre amusement et inquiétude. Il faudra déterminer si Jade est en danger sans se mettre en danger !

Caractère de police

Pour les amateurs du genre, le dernier Diane Vincent ne passera peut-être pas pour un « polar polar » : tout au long du livre (ou presque), il n'y a ni arme ni cadavre – on se demande longtemps s'il y a eu crime –, il n'y a pas d'enquête au sens policier du terme, ou si peu. Chez un éditeur dépourvu à notre connaissance de collection dédiée au polar, ce n'est pas surprenant. Et de voir que le roman policier peut exister dans les marges du genre, en quelque sorte, sans cahier de charges trop lourd et sans sa longue liste de caractéristiques vaguement obligées, est plutôt rassurant. Diane Vincent fait ses « petites affaires » chez Triptyque depuis 2007. Elle a maintenant six romans, pour lesquels elle n'a pas beaucoup recouru aux décors et outils que sont poursuites, fusillades, empreintes digitales et autres tests d'ADN. En bonne anthropologue (en bonne autrice), son matériau est surtout humain. Loin d'être une faiblesse, c'est ici une qualité.

Des deux personnages récurrents de Vincent, c'est la masso-thérapeute (« le mot thérapeute est abusif, mais masseuse aurait fait trop mauvais genre »), Josette Marchand, qui est la protagoniste de ce nouveau roman. L'inspecteur Vincent Bastianello apparaît çà et là comme partenaire utile certes, mais occasionnel. Tout ceci tend à étiqueter le livre davantage du côté du roman littéraire que du roman policier, mais peut-être seulement pour les lecteurs soucieux de ce genre de classement.

Le roman comme expérience de réflexion

C'est Josette qui donne toute sa couleur et son humanité au roman. Elle en est la narratrice, intelligente et pétée d'humour noir, allumée et assoiffée d'aventures que nous aimons suivre. Elle se fabrique un alter ego, Josiane Bastien, bien plus naïve, qui se laissera manipuler par les membres de ce groupe louche d'illuminés plus ou moins sincères (commune ? secte ? organisation criminelle ?), afin d'en apprendre davantage à leur sujet, et, comprendre comment Jade a pu se retrouver là, et dans cet état. Elle en fera plus, bien plus que le client n'en demandait, et se retrouvera en danger parce qu'elle aura surestimé ses propres forces. Le regard de Josette, emplie autant d'humanité que d'ironie, nous fait à la fois rire (son humour souvent sarcastique, le style enlevé de sa narration, les dialogues ésotériques absurdes) et penser.

Le roman commence par une conférence que donne Josette à propos de l'haptonomie, une sorte de science thérapeutique du toucher. Des extraits de cette conférence parcourent le livre comme un contrepoint, et nous font connaître le métier de Josette, tout en mettant en relief son enquête. On se rend compte peu à peu, toutefois, que le cœur du livre, peut-être son sujet véritable, est d'une actualité extrême : disons, pour faire court, le *consentement*. Ni police ni juge, Josette se pose des questions qui nous concernent toutes et tous : est-on victime quand on connaît les intentions du manipulateur, mais qu'on échoue en tentant de le battre à son propre jeu ? Est-on responsable de nos malheurs si on a joué les naïfs et naïves pour tendre un piège à l'agresseur ? Les réponses de Josette la narratrice ne satisferaient sans doute pas tout le monde dans un débat sur le consentement qui se tiendrait de ce côté-ci de la fiction.

C'est toute la force du genre romanesque que de nous permettre, pour paraphraser Milan Kundera, de donner vie le temps d'un livre à des « egos expérimentaux », qui incarnent la réflexion et nous habitent bien après la lecture. Si, comme l'auteur de ces lignes, vous en êtes à votre premier Diane Vincent, vous aussi avez du rattrapage à faire. Ça tombe bien, il y a cinq autres livres avec son « couple » d'enquêteurs. ♦



☆☆☆

Diane Vincent

Le paon, le cobra et la sorcière

Montréal, Triptyque

2018, 330 p., 26,95 \$

Ce qu'on attire avec le miel

Laurence Pelletier

Tout s'élabore depuis «une idée qui ne me lâcha plus, une image, une phrase», dans ce suspense qui allie la légende à la paranoïa.

La danse de l'ours est le deuxième polar que signe Patrice Lessard, après *Excellence Poulet* en 2015, dans la collection «Noir» d'Héliotrope. Le roman relate l'histoire de Patrick Tardif qui, grâce à un changement d'identité – «je ne m'appelle pas Patrick Tardif» –, laisse derrière lui un passé douteux fait de magouilles et d'inimitiés criminelles. En narrateur, Tardif nous confie le récit de sa nouvelle vie de fortune à Louiseville, village fantôme de la Mauricie (où l'auteur avait par ailleurs campé l'histoire de son dernier roman, *Cinéma Royal*), néanmoins lieu d'élection de gangs de motards, de trafiquants et autres escrocs. Le protagoniste se retrouve malgré lui pris au piège d'une situation où les faux-semblants, les trahisons et les effets de retard font de la méfiance un moteur de lecture.

«C'était une bizarre de phrase»

Le récit nous met d'emblée dans une posture de suspicion : «Je fis l'erreur, en somme, de faire confiance aux mauvaises personnes.» En nous annonçant, comme une fatalité, le dénouement funeste de ce qu'il s'apprête à raconter, le narrateur nous donne d'avance les clés de lecture qui nous permettront de nous inscrire en faux avec ceux qui, par la suite, se prétendront des alliés, des amis, des amants.

Par cet habile procédé, Lessard interpelle les lectrices et lecteurs, les renvoyant aux mécanismes même d'une écriture qui ne concède rien, et à la contingence d'une voix qui n'a d'assises que sa propre indétermination – indétermination que l'on saisit par les remises en question et les doutes que soulève ici et là Tardif : «comme je crois l'avoir déjà mentionné»; «je le cite à peu près»; «quelque chose de cet ordre, je ne suis pas certain de mes paroles exactes». Ainsi l'on se demande : Qui parle ? À qui s'adresse-t-on ? Quand et d'où parle-t-on ?

C'est dire que Lessard sait bien jouer du double, donnant à son projet les qualités d'une écriture paranoïaque. C'est en effet cette dynamique qui s'instaure, alors que la lecture mime les effets de la drogue que Tardif refuse de prendre : la «wax», résine dorée de THC conditionnée dans des pots de miel. Participe de cela, également, l'intégration à même le corps du texte des dialogues (procédé que l'on retrouve dans les autres romans de Lessard), donnant à la matière textuelle une fausse impression d'unité. Si parfois le changement de registre au sein de la phrase semble manquer de fluidité, on se laisse rapidement charmer par le rythme et la musicalité de la juxtaposition improbable : «Je restai interdit. Blanche ne m'avait jamais parlé ainsi, le mélodrame n'était pas dans sa manière. Sans toi, je peux pas partir, renchérit-elle.»

«Le cœur blanc comme une pomme»

Les questions identitaires et de filiation sont également des vecteurs d'incertitudes. Peut-être le cas le plus signifiant est-il le personnage de Blanche, ancienne maîtresse de Tardif et serveuse au bar

Le Flamingo, métis Magoua, à la peau brune et à la «chevelure noire et bouclée presque crépue», qui vient figurer fidèlement l'archétype de la femme fatale, dont le nom soutient à lui seul l'oxymore de sa condition : «Elle me confondait, m'échappait, ses efforts à se rendre opaque toujours couronnés de succès. [...] Blanche comme le négatif de tous leurs préjugés idiots sur les Magouas.»

À cet égard, Lessard fait se recouper habilement, et avec une poésie certaine, les préoccupations raciales et ethniques à la logique d'une économie frauduleuse – déterminante de l'état d'exception des communautés autochtones : «Depuis toujours les Magouas faisaient tache sur la blancheur catholique et uniforme de la paroisse, et on avait cherché, cette tache, à la laver par tous les moyens.» L'équivalence de la blancheur de la peau et du blanchiment d'argent, de l'argent sale et d'une peau qui fait tache, la monétisation, donc, du capital symbolique des personnages, tisse dans l'économie du récit les enjeux d'une économie sociale, et porte le roman de Lessard vers des questions politiques et culturelles actuelles et cruciales.

Dans un même geste poétique, en arrimant la danse de l'ours (danse traditionnelle algonquienne) aux préoccupations politiques du personnage de Dave, *partner in crime* de Tardif, «un ours de six pieds trois, les épaules larges et carrées», aux «mains puissantes, ses doigts comme des griffes», et en démultipliant dans l'histoire les scènes et les pistes de danse, Lessard fait de la chorégraphie le principe unifiant de son roman, où se mêlent et se confrontent les registres de langues et de cultures, les gestes et les mots, le *small talk* et la légende, le folklore et l'actualité.

Enfin, c'est sans doute là que réside la force du roman de Lessard : dans la narration de Tardif qui devient le spectacle fantasmé et halluciné d'une histoire que l'on reprend (romanesque, mais aussi culturelle), d'une danse que l'on répète, comme dans une tentative frénétique de rétablir les faits : «Cette scène, j'y avais assisté à de multiples reprises, j'avais joué dedans aussi, avec eux, j'avais souvent l'impression de jouer, pas toujours le même rôle.» ♦



☆☆☆☆

Patrice Lessard

La danse de l'ours

Montréal, Héliotrope, collection «Noir»

2018, 172 p., 21,95 \$

Mystère et *food porn*

Laurence Pelletier

Chrystine Brouillet signe avec *Chambre 1002* un polar où une tentative de meurtre est le prétexte d'une histoire d'amitié scellée autour de la préparation et de l'échange de recettes.

« Hélène ne disait-elle pas souvent que les amitiés sont comme les grands crus qui gagnent en profondeur avec le temps ? » Quand Hélène Holcomb, chef cuisinière de renom, est victime d'un violent accident de voiture et qu'elle se retrouve dans le coma, ses amies se présentent jour après jour dans sa chambre d'hôpital pour lui faire humer différents plats, motivées par la conviction que cette aromathérapie réussira à la réveiller, tout cela pendant que la police mène son enquête.

Les personnages de *Chambre 1002* invitent à la sympathie (ils ont tous une blessure originelle – inceste, cancer, maladie de Bell), et les références culturelles ancrent le récit dans les tendances et les curiosités culinaires et épicuriennes montréalaises, ce qui peut séduire. (D'ailleurs, Brouillet a maintes fois exploré l'univers gastronomique dans ses romans, le dernier projet du genre étant le recueil de nouvelles *Treize à table* publié en collaboration avec Geneviève Lefebvre). Toutefois, l'intrigue est simple, l'écriture prévisible et transparente. Les lectrices et lecteurs sauront d'avance comment l'histoire se terminera. Alors, peut-être que l'intérêt de ce roman réside dans cette écriture lisse et plate, en dans qualité rassurante et dans le fait que Brouillet offre à ses lectrices et lecteurs un portrait dans lequel elles et ils sauront se reconnaître.

Au goût du jour

Dans l'éditorial du dernier numéro de *Lettres québécoises*, Annabelle Moreau dressait un état de l'industrie du livre, nous apprenant que les instances médiatiques québécoises dédiaient davantage d'espace aux livres de cuisine qu'à n'importe quelles autres publications. Il semble que Brouillet soit au fait de l'air du temps, qu'elle ait pour elle cette passion, alors qu'elle nous propose une œuvre hybride, où l'histoire est organisée par la succession des repas que préparent les amies d'Hélène. Sur près de trois cent cinquante pages, les recettes se suivent ; les ingrédients et la préparation pour une vingtaine de plats introduisent chaque chapitre – baklava, curry d'agneau, osso buco, pierogis, tarte à la tomate, etc. Qui se procurera ce roman fera une petite affaire puisqu'il aura en prime un livre de recettes.

Coup de marketing ou génie du divertissement, le roman de Brouillet, j'en suis persuadée, est assuré d'un succès commercial. Car elle est l'une des écrivaines les plus lues au Québec, il ne faut pas négliger l'importance de cette écriture. Mais je me demande ce qu'ont les Québécoises et les Québécois avec le ventre ? Est-ce que cette hyperphagie ne cacherait pas autre chose ? Ne serait-elle pas une réaction au contexte social actuel ?

Manger ses émotions

Je dois être franche. Ce livre m'est tombé des mains. L'écriture ne m'a pas entraînée, les personnages et leurs dialogues m'ont ennuyée au point de m'en irriter. Le ton, il m'a semblé, est celui de romans jeunesse. Et les lieux communs, les phrases vides abondent :

– *C'est sûr que les humains sont décourageants. Il y a l'art, heureusement. Qui existe parce que des hommes et des femmes, bien qu'imparfaits, poursuivent leur quête.*

– *Vous, vous cherchez quoi ?*

– *La lumière. Je la trouve parfois.*

Les monologues intérieurs, censés traduire les tourments psychologiques et les dilemmes moraux des personnages, sont superficiels ; ils présentent des raisonnements autosuffisants, des problèmes évoqués et résolus d'un même souffle : « Fabien avait besoin de l'approbation de son père pour exister, puisque sa mère préférait son frère aîné. » Tout semble écrit à la mesure des discours psycho pop.

Or, ne me considérant pas comme le public cible, je dois, pour apprécier la lecture de ce type d'écriture, l'envisager dans la distance d'un document sociologique. Bien que je ne m'y reconnaisse pas, et que mes amitiés ne soient pas de celles qui s'alimentent de cet univers épicurien et petit-bourgeois, je vois bien ce qu'il y a de réconfortant dans ce livre que l'on consomme comme du *fast food*, et dont on tourne les pages comme on fait défiler les clichés de *food porn* sur Instagram. S'il instaure, pour un moment, un climat d'incertitude, *Chambre 1002* déploie néanmoins un univers apaisant, où tout tend vers la résolution de toutes les angoisses et de tous les drames.

Et donc, après la lecture de ce livre, j'ai pensé au contexte politique actuel, au conservatisme prégnant, et à l'exacerbation de l'intolérance et des inégalités sociales, et je me demande quelles réalités viennent décrire des romans comme ceux de Brouillet, où tout est conjuré dès lors qu'on a de bonnes pensées pour le malheur des autres, autour d'un bon repas. Moi qui recherche, dans mes lectures, les zones conflictuelles, les questionnements et les paradoxes ; moi qui suis attirée par ce qui complique les choses et parfois même me rejette comme lectrice fantasmée, je me méfie de ces romans qui, il me semble, visent à me tranquilliser. Ce qui me déplaît, mais qui fera, je crois, le succès de Brouillet, réside donc dans cette tranquillité d'esprit ; dans cette indifférence latente, que porte cette écriture comme « de l'eau chaude avec de la fleur d'oranger. Il paraît qu'on endort les bébés avec ça ». ♦



À l'abri de Saturne

Ariane Gélinas

Et si l'un de vos ancêtres avait jadis écrit un roman gothique inspiré par la papesse du genre, Ann Radcliffe, et ses fictions d'épouvante aux accents nostalgiques ?

Alité à cause de la grippe espagnole alors qu'il a huit ans, le grand-père de l'auteur, David Dorais, entame la rédaction de l'une de ces histoires de brumes, de forêts et de manoirs abandonnés. Des décennies plus tard, son petit-fils met la main sur un coffret qui contient le manuscrit inachevé, *L'esclave du château*. David Dorais constate rapidement que ses propres textes de fiction partagent avec celui de son aïeul des influences littéraires similaires.

Tandis qu'il se remet péniblement d'une dépression, Dorais décide de poursuivre l'ouvrage de son ancêtre. Le livre s'ouvre par conséquent sur l'histoire écrite par le grand-père, reproduite telle quelle. Nous y rencontrons un roi agonisant, qui fut autrefois un esclave.

Dorais ajoute à cette trame d'origine soixante-neuf fragments, qui sont autant de contes narrés par les courtisans se succédant au chevet du souverain. Difficile de ne pas songer aux *Mille et une nuits*, même si l'imaginaire avoisine davantage les romans gothiques et frénétiques, comme celui de Pétrus Borel, l'un des représentants de ce courant littéraire français qui prône les émotions effrénées et le macabre. Un récit-cadre à tonalité autobiographique s'enchevêtre aussi aux contes : avec moult franchise, Dorais y expose son passé dépressif.

Aucun château sans mystère ne mérite d'être habité

Quiconque a senti le poids de Saturne – astre de la mélancolie – peser sur lui comprendra à quel point la fantaisie est un exutoire essentiel pour l'« enfant prisonnier d'une armure gigantesque ». Le conte, spécifie l'auteur, peut se révéler une « façon de [s]e mettre à l'abri du monde, de [s]e réfugier sous les couvertures de l'irréel et de la féerie, là où même les choses laides ont leur beauté, et les choses absurdes, un sens ».

S'inspirant ponctuellement de contes traditionnels – dont Cendrillon, le Petit Poucet et la Belle au bois dormant –, Dorais insufflé beaucoup d'inventivité à ses vignettes, le plus souvent tragiques, parfois comiques. L'absurde côtoie un délicieux humour noir, par exemple : « [Un père] retrouve [ses fils] derrière la table d'un boucher. L'aîné est penché au-dessus de son frère éventré. Il tend une masse de boyaux à son père, lui affirmant : « Ne le voyez-vous pas, dites, qu'il est croche en dedans ? » »

Néanmoins, Saturne et son influence chagrine ne s'éclipsent jamais totalement, et la cruauté – implacable ou raffinée – occupe les premières loges. Je pense notamment au fragment xxxiii, où une jeune femme est ensevelie dans sa tombe à raison d'un seau de terre par jour, ou à cette marâtre qui condamne sa belle-fille à transporter de la houille sans relâche, et à jeûner, lui affirmant qu'elle « pourra croquer des morceaux de charbon et boire les larmes qui coulent sur [s]on visage crasseux ».

Au théâtre de l'inachevé

L'approche de Dorais, typique du conte tant dans le style que dans l'esprit, témoigne de sa volonté de se conformer aux codes du genre, ce qu'il réussit remarquablement. Cependant, l'enchaînement de textes brefs qui forme *L'esclave du château* peut sembler répétitif malgré ses 150 pages. Je recommande de lire cette œuvre par bribes, sur une longue période – un cycle lunaire, au moins –, afin d'éviter la lassitude, les humeurs grises.

De surcroît, la longueur variable des fragments dessert un peu l'ensemble. Certaines histoires sont succinctes (quatre lignes) et d'autres, plus amples, s'approchent du format de la nouvelle, à l'instar de celle qui porte le nombre 66 (ce n'est sans doute pas un hasard, puisque le Diable rôde dans la forteresse). Cette fiction de plusieurs pages, qui relate le destin dramatique d'une marchande parmi les matelots, rompt le rythme de l'œuvre.

La partie finale de *L'esclave du château*, qui réunit une succession d'idées de contes inédits, pourra également paraître décevante ; toutefois, l'ouvrage de Dorais, par sa nature même, *appelait* l'inachèvement. Une cohésion est pourtant présente à travers les motifs récurrents des histoires – les astres, la folie, l'alchimie, les truies, les serpents, les enfants qui *apparaissent*... –, mais ces échos ne lient pas réellement les vignettes. Chacune est plutôt sa propre enluminure, « un assemblage de perles [...] toutes traversées par le fil de la parole ». Car Dorais aime mettre en scène ce qui, selon lui, « évoque l'homme, mais diminué » : singes, homoncules, poupées, pantins, monstres... Foire ou théâtre de marionnettes ? Qui sait ?

L'esclave du château est un ouvrage pour le moins *curieux* – dans le sens de *curiosités* – et audacieux. L'originalité de ce projet, qui célèbre la beauté des ruines et des marécages, ne pouvait que me fasciner. N'est-il pas indispensable de se rappeler la mélancolie qui, parfois, fragilise nos cuirasses, de Saturne dévorant sa progéniture ? De s'émerveiller du passage des comètes, même lorsqu'elles présagent des événements néfastes ? Ce récit nous en fournit l'occasion tout en donnant envie d'apprendre à tirer au tarot et à « lire sur les lèvres des étoiles quand elles parl[ent] du destin des grands personnages ». ♦

☆☆☆
David Dorais
L'esclave du château
Montréal, Leméac
2018, 144 p., 20,95 \$



Les glissements du monde

Ariane Gélinas

Ce n'est pas un hasard si le titre, *Chrysanthe*, s'apparente au terme « chrysalide ». Le roman d'Yves Meynard narre les transformations d'une jeune femme, de l'enfance à la vie adulte.

Christine Matlin n'est pas une personne ordinaire : c'est une princesse, ravie à son royaume alors qu'elle avait quatre ans. Son nouveau tuteur, Tonton, veille à ce que sa pupille oublie son passé. Mais la fillette conserve des souvenirs furtifs de sa vie à Chrysanthe, par exemple la présence de Tap Pleine-Lune, son ami imaginaire bienveillant. Selon son père adoptif, Christine se serait inventé ce passé alternatif pour refouler un traumatisme : jusqu'à ses quatre ans, son père la violait et vendait même le corps de son enfant à des pédophiles...

Un fruit dont on aurait arraché le cœur

Et si le royaume de Chrysanthe n'était *pas* une fabrication de l'esprit de Christine ? Si ces abus sexuels étaient une construction mentale ? Alors que l'adolescente devient une jeune femme, Christine commence à avoir des doutes au sujet de ce qui s'est réellement passé. Elle rencontre en effet Quentin de Lydis, chevalier dont la voix est identique à celle de Tap Pleine-Lune. Quentin prétend être un émissaire de Chrysanthe et affirme que Christine est prisonnière d'un univers factice, forgé par la magie, une de ces « ouvertures dans le monde réel, qui mènent à des contrées plus vastes dedans que dehors ». Ce lieu ressemble au nôtre de façon surprenante, sauf sur des points de détail : la lune s'appelle « Luna », la Bible, « Byblos », les jours de la semaine ont des noms tels que « duodi » et « septidi », et l'astrologie est une science – l'un des devoirs de l'adolescente étant d'analyser la carrière d'une célébrité en fonction du zodiaque ! Quentin propose à la princesse kidnappée de quitter ce monde artificiel pour rallier la seule réalité qui existe véritablement : Chrysanthe. Mais des conflits subsistent dans le royaume, et des forces infernales se mettent en place...

Sur quel plan perceptif la folie se situe-t-elle ?

Premier tome de *Chrysanthe* (originellement paru en anglais chez Tor Books), *La princesse perdue* interroge l'authenticité de la réalité, un peu comme le faisait Joël Champetier dans *L'aile du papillon*. Sur quel plan perceptif la folie se situe-t-elle ? Jusqu'ici convaincue d'évoluer à l'intérieur d'un cadre concret, Christine constate que près d'une trentaine de mondes façonnés par les magiciens cohabitent – dont Errefern, où elle a longtemps vécu. Yves Meynard, qui traduit avec minutie son propre texte, détaille généreusement ces univers factices dans un récit au rythme lent et naturaliste. L'écrivain, célébré tant pour son style que pour son imagination, offre une fiction foisonnante et rare, dans la lignée des *Marches de la lune morte* (Alire, 2015).

La voie de moindre résistance

Avec ses longs chapitres, dont le nombre restreint accentue l'effet de lenteur, *La princesse perdue* pourra paraître peu haletant à certains lecteurs. Pourtant, l'intérêt du livre ne réside pas dans une succession effrénée de péripéties. Yves Meynard s'est appliqué à décrire de manière réaliste les pulsations du monde – battement de cœur par battement de cœur. L'écrivain semble avoir voulu témoigner de *chaque* détail de l'aventure de Christine et de Quentin, tandis qu'ils parviennent à destination, parfois grâce à la « monture » du chevalier – qui évoque la voiture de *Suréquipée* de Grégoire Courtois (Le Quartanier, 2015) –, parfois à pied. En ce sens, la décision des éditions Alire de publier l'histoire en trois tomes plutôt qu'en un seul (tel que c'était le cas chez Tor Books en 2012) est judicieuse. Autrement, cet ouvrage dense pourrait donner l'impression d'être trop massif. Car Yves Meynard cisèle chaque segment de son ample fresque, cocon gigantesque. Son écriture sensible, bien qu'un peu chargée en adverbes, capture avec justesse des instants tantôt poétiques, tantôt quotidiens.

La précision de l'auteur est telle que je me suis interrogée sur la pertinence du lexique présent à la fin du volume. La limpidité de l'intrigue rend cet outil superflu, sans compter qu'il n'est pas recommandé de le consulter au cours de la lecture. Le lexique contient maintes révélations, dont certaines figurent dans la seconde moitié du livre. Nous y trouvons aussi des éléments à venir dans les tomes subséquents (par exemple, où Orion a disparu et pour quelles raisons). À quoi bon intégrer cette annexe si l'on gagne exclusivement à l'aborder *après* la lecture ?

Ces cauchemars inventés

La princesse perdue plaira aux fervents de fantasy atypique et originale. À ceux qui acceptent de se laisser porter par la lenteur véritable des quêtes dans un labyrinthe où « les démons ne peuvent suivre des chemins brisés ». Et, bien sûr, aux collectionneurs de mondes parallèles et de papillons. ♦



☆☆☆☆

Yves Meynard

**Chrysanthe, vol. 1 :
La princesse perdue**

Lévis, Alire

2018, 320 p., 24,95 \$